

SABINE WESPIESER ÉDITEUR

CATALOGUE

DES TITRES

DISPONIBLES

POUR L'ADAPTATION

AUDIOVISUELLE

JUIN 2024

DROITS AUDIOVISUELS

Marie Garnero : mgarnero@swediteur.com

13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE 75006 PARIS

TÉL. 01 44 07 59 59

www.swediteur.com

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

DROITS DÉJÀ CÉDÉS

EN COURS

KÉTHÉVANE DAVRICHEWY
LA MER NOIRE

EAUX VIVES PRODUCTIONS
RÉALISATION NINO KIRTADZE
EN DÉVELOPPEMENT

LÉONOR DE RÉCONDO
AMOURS

DIAPHANA
RÉALISATION JÉRÔME BONNELL
TOURNAGE EN JUIN 2024

CATHERINE SIMON
MANGÉES

CINÉTÉVÉ
DOCUMENTAIRE PLUSIEURS FOIS
DIFFUSÉ SUR FRANCE TÉLÉVISIONS

OPTIONS

SARAH JOLLIEN-FARDEL
SA PRÉFÉRÉE

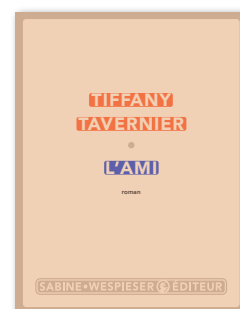
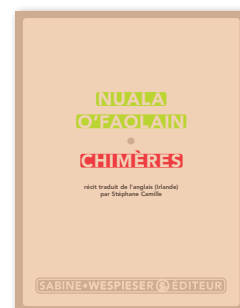
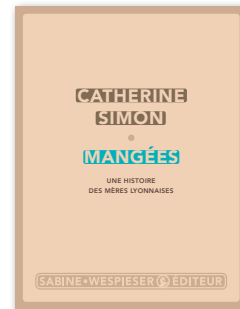
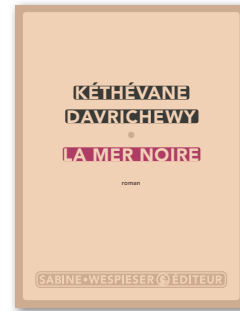
VEGA FILMS
RÉALISATION PIERRE MONNARD

NUALA O'FAOLAIN
CHIMÈRES

NOUR FILMS
RÉALISATION VALENTINE VARELA

TIFFANY TAVERNIER
L'AMI

LEGENDARY TELEVISION



DROITS DISPONIBLES

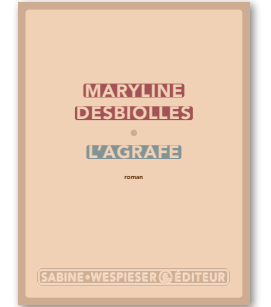
MARYLINE DESBIOLLES
IL N'Y AURA PAS DE SANG VERSÉ
(MARS 2023)
SCÉNARIO ET TRAITEMENT PAR LUCIE PAGÈS

MARYLINE DESBIOLLES
L'AGRAFE
(RENTÉE LITTÉRAIRE 2024)

TIFFANY TAVERNIER
EN VÉRITÉ, ALICE
(JANVIER 2024)

YASMINA LIASSINE
L'OISEAU DES FRANÇAIS
(AVRIL 2024)

ARIÈLE BUTAUX
LE CRATÈRE
Prix de la Closerie des Lilas
(MARS 2024)



Incipit

Tout se passe entre 1868 et 1869, d'abord en Italie, au Piémont, puis en France, enfin dans la seule ville de Lyon. Les personnages sont essentiellement des femmes. Avant de commencer à écrire, l'image de la course de relais s'impose à nous. Doublement anachronique. Dans ces années-là, la course de relais n'existe pas, les femmes ne pratiquent pas de sport. Cet anachronisme n'est pas pour nous déplaire ni la souplesse que la physique quantique confère au temps, la souplesse du temps, physique quantique ou pas, la souplesse que le livre donne au temps et, si le roman historique nous entrave, nous plombe littéralement, la course de relais nous donne le départ. On connaît cependant la course de relais depuis l'Antiquité, lorsque de rapides coursiers se transmettaient les messages de ville en ville. Les pompiers de New York organisent une course de relais, épreuve d'endurance, de rapidité, mais aussi de solidarité, au XIX^e siècle, mais nous ignorons à quelle date exactement. Elle deviendra discipline olympique en 1912. Les femmes participent à cette épreuve depuis les Jeux d'été de 1928 à Amsterdam. La course de relais nous donne le départ et le nombre de personnages principaux, quatre, comme les quatre relayeuses du quatre fois cent mètres. Le témoin qu'elles se transmettent peut être un bâton ou une plaque métallique, elles peuvent aussi se donner une tape sur la main. Disons qu'elles se transmettent un bâton. Il s'agit de ne pas le faire tomber.

Presse

Les femmes du roman s'appellent Toia, Rosalie, Marie et Clémence. Elles sont très jeunes, et leurs vies sont vraiment minuscules. Mais le pouvoir du roman est bien de transformer en personnages des figurants de l'histoire.

Le Monde

Maryline Desbiolles met toute la grâce de son écriture au service de ses héroïnes avec un scénario à leur mesure.

Le Figaro

Il n'y aura pas de sang versé prend le parti de les incarner ces ouvrières, avec quatre portraits intenses et parlants dans ce couloir de l'histoire.

Libération

Maryline Desbiolles dote toutes ces oubliées de l'Histoire d'un nom, d'un visage, d'un corps.

L'Humanité

Certes, il n'y aura pas de sang versé dans cette grève qui s'achèvera quelques semaines plus tard, pas de corps dans les rues, mais beaucoup de déceptions, de départs, d'émotions. La romancière les célèbre et leur offre de la couleur et des rires de jeunes filles que les lecteurs ne sont pas près d'oublier.

Télérama

Un récit imparable, mais déroulé tout en finesse, sensibilité et jeux de langue.

L'Express

Grâce à une écriture haletante, Maryline Desbiolles nous emmène dans les ateliers de soierie lyonnais.

L'Obs



MARYLINE DESBIOLLES IL N'Y AURA PAS DE SANG VERSÉ

(mars 2023)

Lyon, juin 1869. Quatre très jeunes femmes sont ouvrières ovalistes dans les ateliers de soieries de Lyon. Maryline Desbiolles les imagine en relayeuses, à se passer le témoin dans une course vers la première grève de femmes connue.

La jeune réalisatrice Lucie Pagès a développé un traitement au sein de l'atelier «Adaptation de romans» de la Fémis, dirigé par Maud Ameline. Il s'agit d'une adaptation personnelle dont le titre provisoire est «Les Étincelles». Le film est traversé par des moments de chants et de danse.

Au tournant de l'année 1868, elles sont quatre très jeunes femmes à converger vers les ateliers de soierie lyonnaise où elles ont trouvé à s'employer : «ovalistes», elles vont garnir les bobines des moulins ovales, où l'on donne au fil grège la torsion nécessaire au tissage.

Rien ne les destinait à se rencontrer, sinon le besoin de gagner leur vie : Toia la Piémontaise arrive à Lyon en diligence, ne sachant ni lire ni parler le français, pas plus que Rosalie Plantavin, dont l'enfant est resté en pension dans la Drôme, où sévit la maladie du mûrier. La pétillante Marie Maurier vient de Haute-Savoie. Seule Clémence Blanc est lyonnaise : elle a déjà la rage au cœur après la mort en couches de l'amie avec qui elle partageait un minuscule garni, rue de la Part-Dieu.

Les mettant littéralement en mouvement par la grâce de sa langue nerveuse et inventive, Maryline Desbiolles imagine ses quatre personnages en relayeuses, à se passer le témoin dans une course vers la première grève de femmes connue.

C'est en juin 1869 que la révolte éclate : les maîtres mouliniers font la sourde oreille aux revendications des ouvrières qui réclament de meilleures conditions de travail et de logement. Les filles s'enhardissent, le mouvement s'amplifie et dès lors le livre avance au rythme exaltant d'une troupe féminine s'autorisant enfin à ne plus courber l'échine : nos quatre relayeuses y apparaissent comme en couleur, dans une foule anonyme en noir et blanc, titubantes dans l'élan de leur propre audace.

Donner vie et chair à leurs émotions, leurs élans et leurs expériences est le plus bel hommage qui pouvait être rendu à ces oubliées de l'histoire.

Thèmes : 1^{ère} grève de femmes ; révolte des ovalistes ; industrie de la soie ; ville de Lyon ; féminisme

Née en 1959 à Ugine, MARYLINE DESBIOLLES vit à Nice. Elle est l'auteur d'une œuvre importante, essentiellement publiée dans la collection Fiction & Cie au Seuil. Elle a été révélée au public avec La Seiche (1998), bientôt suivi d'Anchise (prix Femina, 1999) ; Plus récemment, Charbons ardents, a remporté le prix Franz-Hessel 2022. Elle rejoint avec Il n'y aura pas de sang versé le catalogue de Sabine Wespieser éditeur en 2023.



Incipit

On ne voit qu'elle. Même très petite, de loin, à l'assaut dérisoire de la pente. Minuscule battement dans l'après-midi étincelant du mois de janvier. Ce début d'après-midi, épinglé de lumière, qui pourrait ne jamais finir. Argenture des collines dont la marne grise s'effrite sous les chaussures, herbes sèches mordues par le gel qui crépitent dans le pré, ruisseau brillant comme une aiguille au fond du ravin : par exception, il a plu un peu la veille. On ne voit qu'elle. On l'a vue si souvent courir par ces travers que d'abord on la voit courir quand bien même c'est impossible. Elle se déplace, c'est entendu, et assez vite, mais d'une manière saccadée, capricante. Une vraie chèvre désormais plutôt que le cheval qu'elle fut, il n'y a pas si longtemps, et étrangement plus accordée, ainsi boiteuse, à ce territoire heurté, ses dénivellations brusques.

Vu d'ici, d'un peu haut, tout le paysage converge vers elle, petit point claudicant, vif-argent, comme si la brillance de ce début d'après-midi y était condensée et portée à incandescence. Le petit point claudicant pourrait fusionner avec le paysage s'il ne le détraquait pas plus encore. S'il ne le blessait pas, serait-on tentés de dire, comme on sait de quel malheur procède cette boiterie.

Toujours, on l'a connue qui courait. Notre mémoire nous joue des tours, on exagère, mais il nous semble qu'elle ne marchait jamais comme vous et moi, qu'elle ne pouvait circuler qu'à toute allure, qu'elle ne pouvait faire autrement que débouler, pourvue à la naissance de sandales ailées ou, carrément, de petites ailes vissées aux tendons d'Achille, pas des ailes de famille, son frère n'en est pas pourvu, son frère cadet qui avait été un bon gros bébé, puis un enfant placide qui regardait sa sœur avec des yeux ronds. Ce n'est pas qu'elle soit sèche ni anguleuse quant à elle, mais prompte, vive, virevoltante, et même depuis l'accident. Elle disait qu'elle aimait le vent. Souvent elle se cabrait, mais au vent elle consentait. Ce n'est pas un pays de vent. Tout juste des reliquats de vents, des vents modestes, petit sirocco, petit vent du sud, un mistral de rien du tout, parfois le levant, au pire la tramontane, rare, mais glacée, qui peut apporter la neige. Ce n'est pas un pays de vent.



MARYLINE DESBIOLLES L'AGRAFE

(rentrée littéraire 2024)

Emma Fulconis est toujours en mouvement et galope dans les collines de l'arrière-pays niçois. Lorsqu'un chien lui lacère la jambe, l'empêchant à jamais de courir, elle ne se résoudra pas à s'arrêter. Son rythme ralenti, elle découvre l'histoire de sa famille, celle de l'enfance de sa mère et de son oncle dans un camp de harkis à proximité du village.

Emma Fulconis : on ne voit qu'elle à L'Escarène, dans cet arrière-pays niçois où elle est née. Prompte, virevoltante, rebelle à tout, sauf au vent, elle a toujours galopé dans les collines. Enfant déjà, on la surnommait «l'athlète». Se moquant bien des compétitions, Emma «ne court pas relativement, mais absolument».

Mais un jour, sa vie bascule : son ami Stéphane Goiran, avec qui parfois elle écoute un peu de musique lors d'une halte, l'invite chez lui. Là, à peine la porte franchie, un chien énorme se jette sur elle, et lui lacère la jambe, ou plus exactement le péroné, également appelé «l'agrafe». S'ensuivent des mois d'hôpital et de rééducation, à l'issue desquels il est clair qu'Emma ne détalera plus jamais à toute allure.

L'accident ne l'arrête pas dans son élan. Hantée par la phrase du père Goiran expliquant pourquoi il n'a pas retenu son molosse – «Mon chien n'aime pas les Arabes» –, elle tente de comprendre ce qu'elle sait déjà, mais dont on ne parle pas. Tenace, elle va surtout trouver en elle la ressource d'un nouveau mouvement, un tremblement d'abord, une oscillation, presque une danse immobile.

L'élan jamais brisé, la liberté et la puissance de l'écriture, son rythme et ses foucades, une conscience aiguë de l'histoire et de la politique, l'émotion qui sans cesse affleure dans l'évocation des destinées singulières – tout ce qui caractérise l'œuvre de la romancière est présent dans ce nouveau texte, mais avec une grâce très particulière.

Thèmes : course à pied ; claudication ; danse ; rébellion ; racisme ; guerre d'Algérie ; arrière-pays niçois ; émancipation

MARYLINE DESBIOLLES , convoquant la parole des villageois comme un chœur antique, nous mène, au rythme même de la course empêchée d'Emma, sur le chemin d'une aveuglante réalité : celle d'un pays où les blessures de la guerre d'Algérie sont tapies dans les mémoires. Pour autant, même boiteuse, exhibant crânement sa cicatrice, jamais Emma Fulconis ne cessera d'aller de l'avant, exerçant sur nous, de son invraisemblable grâce, un charme puissant.

Incipit

Qu'est-ce qui m'a pris, aussi, de reculer dans la cuisine ? Qui ne sait pas ça ? Mouillés, les carreaux, ça glisse ! Pourquoi n'avoir pas choisi le salon ? Sur le tapis, jamais je ne serais tombée, mais non, il a fallu, une fois de plus, que je fasse le mauvais choix, et maintenant, cette médecin, à l'hôpital, en train de palper mon bras après six heures passées dans ce foutu couloir des urgences. « Alice Fogère, oui, vingt-neuf ans. En couple, depuis cinq ans. »

Cette médecin, le flot ininterrompu de ses questions alors que je voudrais lui demander des nouvelles de la petite vieille arrivée en sang tout à l'heure, celle que le mec a poussée dans les escaliers du métro – pour rire à ce qu'il paraît ! –, de ses hurlements qui cognent encore dans ma tête, de ma faute, ça aussi, je veux dire, de m'être retrouvée là, dans ce couloir, au milieu de toute cette douleur. Le salon, juste sur ma droite pourtant, mais non, il a fallu que j'opte pour la cuisine et sur le carrelage tout juste lavé, paf, bien évidemment !

« Aucun enfant, non. »

Juste au moment où il a le plus besoin de moi. Cette attelle, à présent, que cette médecin me désigne en me parlant de luxation au coude et de trois semaines « au minimum » d'immobilisation. Je la regarde anéantie. Trois semaines ?! Mais qui va les faire, les cartons ? Parce qu'on part s'installer à Paris, nous. Voilà plus d'un mois que mon compagnon ne dort plus. Tout cela cause de son boss, de ses collègues aussi... Cette médecin, sa voix très douce :

« Vous dites que vous avez reculé, mais devant qui, devant quoi ? »

N'est-elle pas là pour mon coude ? Pourquoi cette question alors, cette question lancinante à laquelle, à force, je n'ai plus envie de répondre, il m'aime si fort, nous nous aimons si fort.

« Moins une, c'était la tête qui prenait, non ? Et là, qu'est-ce qui... »

« Madame, je vous ai posé une question. » Mais comment parler de ce saccage en lui, ce saccage qui, par moments, le rend fou et qu'au lieu de fuir j'aurais dû embrasser. « Madame... »

Presse

Le métier de scénariste permet à Tiffany Tavernier de savoir construire une histoire au cordeau. Les rôles sont vite distribués. Les voix de la narration varient, récit ou monologue intérieur.

Le Figaro Littéraire

Alice est un très beau personnage, l'histoire est menée tambour battant avec ce style fluide et nerveux propre à Tiffany Tavernier dont on avait adoré les deux précédents romans.

Libération

De la vie des futurs saints parisiens et de l'existence douloureuse d'une femme à bout de souffle, Tiffany Tavernier parvient à faire un roman dense, haletant. Un tour de force quand elle tisse la vie édifiante des bienheureux et la violence d'une emprise conjugale.

La Croix

C'est un livre dur, poignant et passionnant.

France Info TV

Il faut avoir de l'audace pour consacrer en 2024 un livre aux saints de l'Église catholique. Celle-ci n'est pas spécialement à la mode, en effet, mais figurez-vous que la question de savoir qui, parmi nos morts, mérite d'être canonisé se pose encore aujourd'hui [...]. Par un double mouvement savamment orchestré tout au long du récit, Alice va peu à peu se découvrir des pouvoirs beaucoup plus intéressants que celui de femme martyrisée...

Revue des deux Mondes



TIFFANY TAVERNIER EN VÉRITÉ, ALICE

(janvier 2024)

Alice vit sous l'emprise de son compagnon. Sommée de trouver du travail rapidement, elle est embauchée par le diocèse de Paris, au bureau de la Cause des saints, pour classer et vérifier les dossiers avant leur examen par le Vatican.

Sa mère, ses amis, la médecin qu'elle consulte, personne ne la comprend : depuis cinq ans, Alice est enfermée dans la conviction qu'elle sauvera son compagnon de lui-même grâce à leur amour immense. Tout est dit dès le début de ce roman magistral : Alice vit sous emprise.

Sommée de trouver du travail, Alice, qu'entrave une timidité malade depuis son arrivée à Paris à dix ans, après une enfance radieuse au Guatemala, et dont le CV est inexistant, n'essuie que des refus. Elle répond pourtant à une ultime petite annonce : « L'association diocésaine de Paris recrute un(e) assistant(e) pour le promotorat des causes des saints. » À sa grande surprise, l'évêque responsable l'embauche, trop heureux d'avoir enfin trouvé quelqu'un pour remettre de l'ordre dans les dossiers en attente.

La voilà embarquée, et nous avec elle, dans un univers dont elle ignore tout : il s'agit, comprend-t-elle, d'instruire des candidatures à la canonisation, première étape d'une procédure qui doit s'achever à Rome. Aidée par des collègues d'une bienveillance sans limites, elle découvre alors l'audace et la folie des vies de ces « serveurs de Dieu », « vénérables » ou « bienheureux » qu'il s'agit d'évaluer et dont Tiffany Tavernier ponctue son récit, illuminant dans le même mouvement son texte et le quotidien de sa protagoniste.

Mené tambour battant, ponctué de trouées de lumière, même dans les scènes les plus sombres, ce livre nous conduit sur des chemins absolument inattendus. À la faveur d'extraordinaires rebondissements, la puissante romancière invite le monde extérieur dans la bulle de déni où s'est réfugiée Alice, l'autorisant à se frayer un chemin vers sa propre vérité. Ce n'est pas là la moindre surprise du formidable portrait de femme qu'elle nous offre, elle qui ne cesse d'interroger l'infinie capacité de l'être humain à renaître à soi et aux autres.

- finaliste du Prix-Ouest France Étonnants Voyageurs
- sélection du Prix Orange du livre
- sélection du Prix des Libraires
- sélection du Prix Aznavour des mots d'amour
- sélection du Prix du roman Version femina

Thèmes : intimité d'un couple dysfonctionnel ; jeune femme sous emprise ; univers catholique dans la société contemporaine

TIFFANY TAVERNIER est romancière et scénariste. Née en 1967, elle est la fille de la scénariste Colo Tavernier et du réalisateur Bertrand Tavernier. Tiffany Tavernier rejoint le catalogue de Sabine Wespieser éditeur en 2018 avec Roissy, portrait d'une « indécidable », une femme sans mémoire réfugiée dans l'aéroport. L'Ami, paru en janvier 2021, saisissant portrait d'un homme dont le voisin et unique ami se révèle être un tueur en série, a été finaliste des prix RTL-Lire, des Libraires et du Livre Inter.



Incipit

Un jour que j'étais de passage à Alger, j'ai voulu aller voir le labyrinthe. Cette année-là, j'avais acheté un guide touristique. On en trouve très peu, car qui éditerait un guide pour un endroit sans touristes étrangers ? Mais j'en avais quand même trouvé un et il y était fait mention d'un labyrinthe d'église, le plus ancien jamais découvert. Je ne savais même pas que ça existait, les labyrinthes d'église, et encore moins à Alger. Le labyrinthe était, paraît-il, à l'intérieur de la cathédrale, ce bâtiment très moderne qui ressemble à une tour de refroidissement de centrale nucléaire dans le haut de la rue Didouche (anciennement rue Michelet), dans cette partie de la ville d'où disparaissent peu à peu les maisons avec jardin et où commencent à s'élever les hauts immeubles haussmanniens aux balcons peints en bleu.

Dans cet endroit, ai-je donc appris, il y a un labyrinthe d'église en mosaïque qui date de 324 après J.-C. et c'est le plus ancien jamais découvert au monde. Il a été transféré depuis la ville qui s'appelle actuellement Chlef, anciennement « El Asnam », anciennement « Orléansville », anciennement encore « El Asnam », nom arabe qui signifie « les idoles », et anciennement encore, du temps des Romains, « Castellum Tingitanum ». C'est depuis cette ville sans cesse débaptisée puis renommée et sans cesse détruite par d'épouvantables tremblements de terre, ignorant l'apparence, la nationalité, la religion de ceux qui la baptisent, c'est depuis cette ville qu'a été transporté ce labyrinthe célèbre, mais je ne l'avais jamais vu. Je n'avais jamais visité cette cathédrale pendant les vingt ans où j'avais vécu là et je me suis dit que j'allais enfin le faire. Mais je n'y suis pas arrivée, car l'église était fermée, il était indiqué qu'il fallait sonner si on voulait une visite, mais personne n'a répondu et je n'ai toujours pas vu à quoi ressemble ce labyrinthe transporté pièce à pièce depuis Orléansville après le terrible tremblement de terre de 1954.

Sur les images que j'ai pu consulter, le labyrinthe est abîmé. Il est composé de cinq carrés. Les quatre carrés extérieurs sont des labyrinthes identiques à motifs rectilignes et le carré central (où les Grecs enfermaient le Minotaure) est un carré de lettres disposées en rangées, sans espace entre les mots, et où l'on peut lire dans tous les sens l'expression :

SANCTAECCLIESIA, c'est-à-dire « Sainte Église ». Et ainsi, après avoir erré dans ce labyrinthe, on arrive à la sainteté.

Mais moi, ai-je pensé, mon labyrinthe, il s'appelle plutôt le labyrinthe Algérie, et après avoir beaucoup erré, on arrive au carré central dans lequel est écrit : SANCTA ALGERIA, et c'est ainsi que moi, et d'ailleurs tous les Algériens sans doute, nous sommes là en train de déambuler sans fin pour accéder enfin à cette Sancta Algeria qui n'existe pas, pas plus, j'imagine, que la Sancta Ecclesia, et nous errons sans fin, car le carré central de ce labyrinthe est en réalité un carré vide, ou alors il faudrait y mettre des visages, des fleurs, des arbres et des bêtes au lieu de cet interminable et obligatoire jeu de mots qui tourne en rond : Sancta Algeria.

Presse

Il est rare de lire un véritable roman qui a également la puissance d'un livre d'histoire et décrypterait les liens mêlés entre la France et l'Algérie – mais une histoire qui serait regardée et écrite à hauteur de femme, une enfant issue de ce qu'on appelle un « mariage mixte ».

Le Figaro Littéraire

La beauté de ce texte tient dans sa façon, hypersensible, de saisir les traces et les fantômes.

La Tribune du dimanche

Yasmina Liassine livre aujourd'hui la moelle de ses obsessions quant à ses origines et son expérience intime de l'algérianité. Toute pénétrée d'une réflexion qu'on sent longuement méditée et mûrie, elle en passe par le roman pour, semble-t-il, montrer plus librement à quel point l'Algérie est matière à rêver, matière à penser. À panser aussi bien. On n'est pas certain d'avoir jamais lu un livre aussi juste dans l'approche d'un sujet d'une telle difficulté.

Le Matricule des Anges



YASMINA LIASSINE L'OISEAU DES FRANÇAIS

(avril 2024)

Yasmina Liassine entrelace des confessions de femmes et pose un regard poétique et politique sur les premières années de la République algérienne.

L'Oiseau des Français est un récit des origines qui laisse toute leur place aux identités partagées en Algérie.

À Alger, dans les années 60, la narratrice savoure le bonheur de l'éternel présent, propre à l'enfance. Sa mère est française, son père algérien, elle appartient à l'une de ces familles dont les femmes ont épousé en pleine guerre des Algériens venus étudier en France et les ont suivis dans le pays à reconstruire, avec pour horizon l'avenir radieux de l'Algérie indépendante, où chacun trouverait enfin sa place.

À peine se demande-t-elle pourquoi leurs petits voisins les traitent, elle et ses sœurs, de « filles de la Française » ; pourquoi son père ne parle arabe que dans la rue ; et pour quelle raison la cousine Anissa se méfie tant de ces « oiseaux des Français » dont sa voisine pied-noir lui a confié la garde au moment de son départ précipité.

Devenue adulte, alors que l'utopie d'une société plurielle a disparu, la jeune femme, désormais installée en France, scrute ses souvenirs. Elle cherche à comprendre le décalage entre l'histoire officielle et son intuition profonde qu'existe un autre pays, où cohabitent véritablement époques et communautés. Et nous entraîne dans son « labyrinthe Algérie », avec pour fil les destinées de ces femmes qui, depuis toujours, ont tissé ensemble le passé et le présent, se transmettant des savoirs sur les plantes, la terre, les animaux, les étoffes ou la nourriture.

Dans l'entrelacs des émotions, des sensations et des confidences chuchotées émerge la possibilité d'une identité partagée, et c'est toute la beauté de ce premier roman des origines que de l'interroger avec tant de subtilité.

Thèmes : enfance, mémoire post-coloniale ; Algérie après 1962 ; vie quotidienne ; transmission

Professeur de mathématiques, YASMINA LIASSINE a publié un livre d'initiation à sa matière, Les Mathématiques, dans l'ensemble (Gallimard éducation, 2000) et aussi Le Goût des mathématiques (Mercure de France, 2013). L'Oiseau des Français est son premier roman.



Incipit

C'est une photo rescapée, une photo d'avant ma naissance, gravée en moi pour avoir grandi avec elle dans le petit salon de Cherbourg. Une photo disparue quand la maison de mes grands-parents fut vendue, retrouvée aujourd'hui après je ne sais quelle mystérieuse errance. C'est une photo en noir et blanc, mon frère Lucas et notre mère, joue contre joue. Il rit de toutes ses dents de lait tandis que les siennes, légèrement écartées, sont celles du bonheur. Elle est radieuse, s'émerveille du rire, de la beauté de son enfant. Ses mèches blondes dansent en couronne autour de sa tête. L'anagramme de son nom est « aimer » et Marie, à vingt ans, aime la vie, passionnément. Nulle trace de drame ni de corps souffrant sur cette photo. Une mère et son bébé dans une forêt, un jour d'automne ou d'hiver, car l'enfant porte une cagoule de laine et un manteau à col de velours. Sur le visage de Marie, l'enfance s'attarde, la sienne et celle de Lucas, tricotées l'une à l'autre. Sait-elle déjà ? Sait-il, lui qui prend la photo, à quel point ce bonheur est vulnérable ? La photo dit qu'elle sait, mais espère. La photo dit sa confiance en sa toute-puissance de mère qui entoure et protège. Elle fait à Lucas un rempart de ses bras, son regard lui tend le miroir dans lequel il se voit unique et aimé. Quand ont-ils compris ? Quand a-t-elle commencé à le regarder autrement ? Quand ont-ils cessé de le photographier ? Si la photo ne livre rien de tout cela, elle dit l'essentiel, l'amour fou de cette mère pour son premier-né et sa détermination à se battre pour lui. Quand a-t-elle renoncé ? Quel désespoir, quelle lassitude ont éteint ce regard dont seule cette photo témoigne ?

Presse

Arièle Butaux valse autour du cratère d'un indicible chagrin, marche en funambule entre espoir, larmes et renoncement, sans jamais tomber dans le misérabilisme ou le pathos.

Madame Figaro

Magistral, ce roman d'une centaine de pages aborde avec pudeur et justesse le chagrin qui se pose sur une famille.

Le Parisien Magazine

Un roman sur le handicap, qui tient sans cesse la corde juste sur le malheur qui frappe toute une lignée confrontée au spectacle insoutenable de l'inexplicable. [...] Arièle Butaux trouve la note juste pour dire le vide laissé par la perte d'un frère, au cœur du cratère du titre, qu'une famille tente de combler.

L'Humanité Magazine

Ce livre est un petit miracle de pudeur et d'émotion.

RTL

Un texte bouleversant parsemé d'éclats de lumière.

Version Femina



ARIÈLE BUTAUX LE CRATÈRE

(mars 2024)

Le Cratère est le récit de l'enfance d'une petite fille, Aurore, dont le frère aîné, Lucas, est lourdement handicapé. Elle joue le rôle de « l'enfant de remplacement » et compense, par sa vivacité et sa joie, la tristesse indicible de sa famille après la mort de Lucas.

Aurore est toujours si gaie ! Dès sa tendre enfance, elle a su qu'il lui faudrait vivre pour deux, compenser par son exubérance et sa santé insolente la naissance, deux ans avant la sienne, d'un enfant « différent ». Même si le mot n'est jamais prononcé, Lucas est lourdement handicapé. Leurs parents donnent le change, gardent pour eux ce malheur face auquel personne ne sait vraiment comment se comporter et Aurore, qui s'accroche à l'idée d'une guérison possible, grandit comme si de rien n'était. D'autant que Lucas est élevé par leurs grands-parents, dans une maison proche de la mer, où on ne le promène que hors saison et dans des lieux peu fréquentés.

Pour décrire la détresse de cette « enfant de remplacement », qui très vite devient plus grande que son frère, mais aussi l'amour fou qu'elle lui porte et son appétit de vivre, Arièle Butaux trouve des mots d'une justesse tranchante. La ligne claire de ce magnifique roman, aussi dense qu'il est bref, est celle d'une émotion contenue, permettant d'approcher avec une extrême pudeur le cratère abyssal d'un chagrin qui n'a pas de nom, « le mal de frère », mais également de dire les liens indéfectibles d'une famille soudée par un amour immense.

• Lauréate du prix de la Closerie des Lilas 2024

LES MOTS DES JURÉES

« Un hurlement en sourdine. » CLAIRE BEREST

« Densité et délicatesse de l'écriture, sujet intime, bouleversant sur la famille, le handicap, l'enfance, sans aucun cratère larmoyant. » CLAIRE CHAZAL

« Un roman touché par la grâce. »
TATIANA DE ROSNAY

« Quand le silence prend la parole... Un immense livre. » ANNE GOSCINNY

« Un cri sourd qui laisse sans voix. Un livre qu'il vous faut rencontrer. » LEÏLA KADDOUR

« Une voix douce pour dire la dureté, une voix et des silences qui restent en tête longuement. Entêtant et bouleversant. » CATHERINE MEURISSE

Thèmes : famille ; enfance ; handicap ; secret de famille

Née en 1964, ARIÈLE BUTAUX, écrivaine et musicienne, vit aujourd'hui à Venise après des années parisiennes pendant lesquelles elle a produit de nombreuses émissions sur France Musique, parmi lesquelles « Un mardi idéal ».



MAISON D'ÉDITION LITTÉRAIRE, SABINE WESPIESER ÉDITEUR
(UNE STRUCTURE INDÉPENDANTE) PUBLIE DEPUIS 2002
DES ÉCRIVAINS DE LANGUE FRANÇAISE – DE BELGIQUE,
DU CANADA, DE FRANCE, D'HAÏTI, DU LIBAN, DE SUISSE OU
D'AILLEURS – ET DES ÉCRIVAINS TRADUITS EN FRANÇAIS,
À UNE CADENCE DE DIX TITRES PAR AN.

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR